

Second plan | Karen Cayrat

Trente-sept degrés. Les rais de lumière traversent les gigantesques baies vitrées de l'open-space, cognent, se concentrent à travers, se fondent au tumulte, aux sonneries de téléphones, à la mécanique des claviers que l'on martèle, celle des imprimantes laser qui recrachent des monticules d'A4 avec dégoût ; ils échancrent le linoléum, percutent le blanc céruse du mobilier parfaitement identique, pour se mêler au va-et-vient constant des mêmes choses, de l'agitation, du stress et de l'ennui qui s'imposent dans la pièce d'un même élan. Pas de clim. Pas d'air. Sensation d'étouffer.

La sueur perle sur les fronts, ruisselle derrière les nuques, humidifie les vêtements, auréoles sculptant les contours des bustes. Les visages sont rouges, fermés ; les mains chaudes et moites. Vasodilatation des vaisseaux à la surface de la peau. Quand les portes en métal brossé de l'ascenseur s'ouvrent et que Lana débarque, elle sent instantanément tous les regards se braquer sur elle. Ces regards avides, carnassiers, qui la détaillent des pieds à la tête, suivent chacun de ses mouvements jusqu'à ce qu'elle sorte de leur champ de vision, pose ses affaires, s'installe devant son écran. Elle les sent encore peser sur elle à ce moment-là, engourdie, asphyxiée, mal à l'aise, à l'étroit. Elle se sent suffoquer. Elle ne cherche pas à plaire systématiquement. Elle est celle qui plaît par défaut. Celle qui doit assumer la part de provocation innée que représente son corps. Dehors canicule. Ciel immensément vaste, bouteilles d'eau vidées d'un trait coudes levés à la verticale. L'air est devenu lourd. Le soleil tape. L'asphalte s'échauffe sous la gomme des pneus, le poids des bus et des véhicules qui filent à plus de cinquante fenêtres ouvertes, dans les artères de la ville désertée par les passants, seules ombres sur les trottoirs plein sud. À peine assise, Lana descend

les trois quarts de son thermos en inox tout juste sorti du sac. Elle attrape un paquet de Kleenex au fond de sa besace en cuir, le plastique se froisse et se déchire pendant qu'elle l'ouvre, extrait un mouchoir trois épaisseurs en cellulose vierge d'une seule main pour se tapoter le visage.

Elle vient en jeans/baskets, chemisier azurin dont elle a soigneusement remonté les manches, bouclé le col jusqu'en haut ; plutôt que dans une robe fluide et légère, à motifs, toile de viscose. Elle préfère. Elle garde un goût amer de ce jour où elle a fait l'affront de porter un T-shirt un peu décolleté au bureau. La série de remarques qui sans attendre avait suivi, rafale qu'elle n'avait pas anticipée, qui l'avait criblée d'une gêne, d'une honte et d'une indignation qu'elle avait traînée derrière elle en fin de journée, dans le dédale albâtre du métro puis jusqu'à son appartement. Quelque chose s'est déglingué en elle-même, imperceptiblement. Ça l'avait poursuivie. Elle avait ressassé chacune des phrases dites, chacun des mots énoncés. Ça avait tourné en boucle, pendant des heures, elle n'avait pas réussi à penser à autre chose. Pendant le dîner, sous la douche, lovée sur le canapé en velours devant le téléviseur, une fois couchée. Les heures une à une ont défilé dans la nuit, projetées par les leds rouges du radio réveil sur le plafond. Elle en avait eu des haut-le-cœur. Elle se rend maintenant au travail la boule au ventre. Avec appréhension. À reculons. Jour après jour, elle continue, elle avance, elle se le répète dans un murmure, à voix basse — incantation prononcée devant le miroir embué de la salle de bain comme pour mieux s'en convaincre : elle n'est que de passage dans cette entreprise. Son contrat signé à l'automne expirera dans quelques semaines. Semaines qui lui paraîtront interminables. En attendant, il faut tenir, barrer les jours au marqueur d'une croix indélébile sur le calendrier mensuel jusqu'à la date de fin. Bientôt, elle pourra passer à autre chose, tourner la page, chercher un autre job, ailleurs, aussi loin que possible de tout cela, en province ou à l'étranger, peu importe. Elle ne sait pas encore, pas exactement. Pour l'heure, pas le choix, elle encaisse en silence ; ravale les effusions du sang qui s'échauffe, la fureur comprimée au fond de la gorge. Ne réplique rien à ses collègues ou ses clients masculins. Elle accueille la frustration, la colère qui ne

cessent de grandir à l'intérieur, brasier incandescent dont les flammèches pourraient embraser leurs visages si elle ne se retenait pas. Elle prend sur elle, se dépasse en restant parfaitement stoïque, inatteignable tandis que blagues, commentaires, remarques, et préjugés sexistes fusent tout au long de la journée. Cinq, neuf, vingt fois par jour, parfois pendant une semaine ou plus. Les mêmes propos qui font trébucher la dignité parce qu'elle est une femme et qu'elle subit son sexe. Elle se surveille, analyse méticuleusement chacun de ses mots, chacun de ses regards, chacun de ses gestes afin d'être certaine de ne pas envoyer de signaux malencontreux. D'avoir la certitude que ce qui émane d'elle n'est pas mal interprété. Elle s'habitue à cette violence qui infuse les locaux, la paralyse. Elle se ferme, baisse la tête, dès qu'elle entend leurs voix graves articuler d'un ton méprisant ou allumeur des phrases comme : « oh comme t'es sexy aujourd'hui », « elle part dans ses délires », « nous on va droit au but et elle, elle analyse trop », « elle parle trop », « elle philosophe », « pas la peine de lui donner une augmentation ; son conjoint a un bon poste », « toi tu comprends vite pour une blonde » ; pendant qu'ils longent les quelques mètres carrés qui délimitent l'espace de son bureau, parlant d'elle ou d'autres femmes de la boîte. Parfois, il y a le coup de grâce : « Lana, tu leur fais un café stp ? » alors qu'ils ont le même grade, le même poste. En réunion, elle se contente de la boucler, elle a pourtant plus de diplômes qu'eux. Mais elle fait semblant de ne pas savoir faire grand-chose. À quoi bon ? Elle n'arrive plus à assumer ce qu'elle est. Se contenir, se brider, se taire, se dissoudre, s'effacer, rester passive, acquiescer, c'est ce qu'ils attendent d'elle, n'est-ce pas ? En bas de l'immeuble pendant la pause, en costards ou veston en cuir, ça fume, ça mate, ça attend, ça regarde passer. Les cous pivotent, se tendent et s'étirent pour suivre des yeux les nanas « à gros nibards », celles qui ont « un sacré cul », les « connasses », les « bombasses », celles qu'on « se ferait bien ». Ils en rajoutent : humour salace, désobligeant, graveleux. Ils dominant, commentent, scrutent, les formes, les démarches, les manières de s'habiller. Ils ont l'attitude de ceux à qui tout est dû/tout est permis, rois du monde, regards en surplomb, ils sont ici chez eux, se croient bons princes parce qu'ils « ne sifflent pas les filles dans la

rue», qu'ils insistent pour ramener les collègues en voiture parce que c'est sur leur route. Ils s'inventent des histoires. Rumeurs, bruits de couloirs. Remontent dans l'open-space surexcités, ivres de conneries. L'un d'eux brandit le porte-documents qu'il se trimballeait sous le bras et lance comme un cri en direction de Lana : « Miss, j'aimerais avoir ta vision féminine sur ce dossier. Oh et demain ce serait bien que tu viennes avec nous voir ce client. Si tu peux mettre une jupe, c'est encore mieux... ». Il la toise. Derrière le rectangle de l'écran projetant des pages Excel en cours d'écriture, Lana se fige. Consternée, elle pense : mais réagis, réagis ! Mais non elle ne peut rien faire, rien dire. Illégitime. Humiliée. Ce sera bientôt fini. Pas envie de faire de vagues ou de perdre son boulot. En bas à droite, la barre des tâches est formelle : il est seize heures trente. Il n'en faut pas plus à Lana pour enregistrer le fichier, ranger les stylos, les pages imprimées étalées devant elle ; ramasser les clés, le smartphone sur le plan de travail, les glisser dans ses poches, choper son sac et dégager vite fait, d'un pas presté. Elle appuie plusieurs fois sur le bouton de l'ascenseur, impatiente, énervée. Un de ses supérieurs passe. Leurs yeux se croisent. Elle l'entend dire : « Qu'est-ce qu'y a ? » pendant que la cabine fade et déserte se dévoile, qu'elle s'enfonce à l'intérieur, soulagée qu'elle se referme presque aussitôt derrière elle. Ce qu'il y a, c'est cette douleur avivée dès qu'elle sort de là, parce qu'il faudra bien revenir le lendemain. Cette douleur mêlée à la rage, l'émotion brûlante née de l'injustice, du besoin constant de se justifier, de la culpabilité qu'elle éprouve de ne rien pouvoir faire, et c'est peut-être ça le pire : ce n'est pas de se dire qu'elle aurait dû réagir, mais c'est qu'elle sait très bien qu'elle n'aurait pas pu. Elle ne fait que passer. Ombre parmi les ombres, femme parmi les femmes. Ses poings se serrent.